

Classe : 1^{re} 3

ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

Descriptif

Session de juin 2022

NOM et PRENOM :

Lecture

Présentation personnelle d'un livre lu cette année (auteur, titre, date de publication) :

Nom et prénom du professeur

Signature du professeur

Effectif de la classe : 24 élèves

Cachet de l'établissement

Signature du chef d'établissement

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale : La Bruyère, *Les Caractères*, 1688

Parcours : La comédie sociale

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

Explication 1 : La Bruyère, *Les Caractères*, 1688 : V, 7, portrait d'Acis

Explication 2 : La Bruyère, *Les Caractères*, 1688 : VIII, 74, portraits des courtisans

Explication 3 : La Bruyère, *Les Caractères*, 1688 : VI, 42, 43, 44, 47, les inégalités sociales

Textes complémentaires -

Parcours : La comédie sociale

Explication 4 : Montesquieu, Lettre 99, *Lettres persanes*, 1721

Explication 5 : Joachim Du Bellay, « Ces vieux singes de cour », *Les Regrets*, 1558

Autre lecture

La lecture cursive effectuée par l'élève :

Voltaire, *Candide*, 1759

Objet d'étude : le roman et le récit du XVIIe siècle au XXIe siècle

Madame de La Fayette, *Princesse de Clèves*, 1678

Parcours : Individu, morale et société

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée :

- Explication 6 : Madame de La Fayette, *Princesse de Clèves*, 1678 : le portrait
- Explication 7 : Madame de La Fayette, *Princesse de Clèves*, 1678 : la scène du bal
- Explication 8 : Madame de La Fayette, *Princesse de Clèves*, 1678 : la scène du pavillon

Textes complémentaires -

Parcours : Individu, morale et société

- Explication 9 : Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862
- Explication 10: Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre 56 1782

Autres lectures

La lecture cursive effectuée par l'élève :

Victo HUGO, *Le Dernier jour d'un condamné*, 1829
Ferdinand OYONO, *Le vieux nègre et la médaille*, 1956
Gaël FAYE, *Petit pays*, 2016
Amélie NOTHOMB, *Stupeur et tremblements*, 1999
Marc DUGAIN, *La Chambre des officiers*, 1998
Aldous HUXLEY, *Le Meilleur des mondes*, 1932
Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Livre lu :

Objet d'étude : Le théâtre du XVIIe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673

Parcours : Spectacle et comédie

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée en enseignement à distance :

Explication 11 : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673 : extrait I, 5

Explication 12: Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673 : extrait III, 5

Explication 13 : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673 : extrait III, 14

La lecture cursive au choix effectuée par l'élève :

Molière, *Dom Juan*, 1665

Marivaux, *L'île des esclaves*, 1725

Hugo, *Lucrèce Borgia*, 1833

Genet, *Les Bonnes*, 1947

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1778

Sartre, *Huis Clos*, 1944

Livre lu :

Objet d'étude : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale : Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857

Parcours : L'Alchimie poétique, la boue et l'or

Textes ayant fait l'objet d'une étude détaillée en enseignement à distance :

- > Explication 14 : Charles Baudelaire, « Une Charogne », *Les Fleurs du mal*, 1857 (extrait)
- > Explication 15 : Charles Baudelaire, « Le Poison », *Les Fleurs du mal*, 1857
- > Explication 16 : Charles Baudelaire, « Spleen », *Les Fleurs du mal*, 1857

La lecture cursive effectuée par l'élève :

Livre lu : Ponge, *Le Parti pris des choses*, 1942

La Bruyère, *Les Caractères*, Livre V « De la société et de la conversation », 7, 1688-1696

Que dites vous ? Comment ? Je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez Acis me dire qu'il fait froid : que ne disiez-vous : " il fait froid" ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : "Il pleut, il neige". Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter dites: " je vous trouve bon visage." - Mais répondez-vous cela est bien uni et
5 bien clair et d'ailleurs, qui ne pourrait pas en dire autant ? - Qu'importe Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phœbus* vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos
10 phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille : "Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez".

L'on parle d'une région où les vieillards sont galants, polis et civils ; les jeunes gens au contraire, durs, féroces, sans mœurs ni politesse : ils se trouvent affranchis de la passion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la sentir ; ils leur préfèrent des repas, des viandes, et des amours ridicules. Celui-là chez eux est sobre et modéré, qui ne s'enivre que de vin : l'usage trop fréquent qu'ils en ont fait le leur a
5 rendu insipide ; ils cherchent à réveiller leur goût déjà éteint par des eaux-de-vie, et par toutes les liqueurs les plus violentes ; il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau-forte. Les femmes du pays précipitent le déclin de leur beauté par des artifices qu'elles croient servir à les rendre belles : leur coutume est de peindre leurs lèvres, leurs joues, leurs sourcils et leurs épaules, qu'elles étalent avec leur gorge, leurs bras et leurs oreilles, comme si elles craignaient de cacher l'endroit par où elles pourraient plaire, ou de ne
10 pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une physionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers, qu'ils préfèrent aux naturels et dont ils font un long tissu pour couvrir leur tête : il descend à la moitié du corps, change les traits, et empêche qu'on ne connaisse les hommes à leur visage.

La Bruyère, *Les Caractères*, Livre VI « Des biens de fortune », 42-47, 1688-1696

42 L'on ouvre et l'on étale tous les matins pour tromper son monde ; et l'on ferme le soir après avoir trompé tout le jour.

43 Le marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire ; il a le cati et les faux jours afin d'en cacher les défauts, et qu'elle paraisse bonne ; il la surfait pour la vendre plus cher qu'elle ne vaut ; il a des marques fausses et mystérieuses, afin qu'on croie n'en donner que son prix, un mauvais aunage pour en livrer le moins qu'il se peut ; et il a un trébuchet, afin que celui à qui il l'a livrée la lui paye en or qui soit de poids.

44 Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses. L'on peut s'enrichir, dans quelque art ou dans quelque commerce que ce soit, par l'ostentation d'une certaine probité.

47 Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur. Il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments ; ils redoutent l'hiver ; ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse : de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extrémités ; je ne veux être, si je le puis, ni malheureux, ni heureux ; je me jette et me réfugie dans la médiocrité.

Montesquieu, *Lettres persanes*, Lettre 99, 1721

Rica à Rhédi, à Venise

Je trouve les caprices de la mode, chez les Français, étonnants. Ils ont oublié comment ils étaient habillés cet été ; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver. Mais, surtout, on ne saurait croire combien il en coûte à un mari pour mettre sa femme à la mode.

Que me servirait de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures ? Une mode
5 nouvelle viendrait détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers, et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout serait changé.

Une femme qui quitte Paris pour aller passer six mois à la campagne en revient aussi antique que si elle s'y était oubliée trente ans. Le fils méconnaît le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte lui paraît étranger ; il s' imagine que c'est quelque Américaine¹ qui y est représentée, ou que le peintre a voulu
10 exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois, les coiffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout à coup. Il a été un temps que leur hauteur immense mettait le visage d'une femme au milieu d'elle-même. Dans un autre, c'étaient les pieds qui occupaient cette place : les talons faisaient un piédestal qui les tenait en l'air. Qui pourrait le croire ? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes,
15 selon que les parures des femmes exigeaient d'eux ce changement, et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. (...)

Il en est des manières et de la façon de vivre comme des modes : les Français changent de mœurs⁴ selon l'âge de leur roi. Le monarque pourrait même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avait entrepris. Le Prince imprime le caractère de son esprit à la Cour ; la Cour, à la Ville ; la Ville, aux provinces. L'âme du
20 souverain est un moule qui donne la forme à toutes les autres.

De Paris, le 8 de la lune de Saphar, 1717.

¹ - **Américaine** : Nous dirions une Indienne d'Amérique. C'est une allusion à l'usage des fards et du rouge.

² - **Mouches** : petites rondelles de tissu noir, que les femmes se collaient sur le visage par coquetterie et qui ressemblaient à des grains de beauté.

³ - **De la taille et des dents** : Allusion aux jupes montées sur des cerceaux qui cachaient la taille et aux fausses dents que mettaient certaines femmes.

⁴ - **Mœurs** : Comportements, habitudes dans une société relatifs à la pratique du bien et du mal ; règles de vie imposée

Joachim Du Bellay, « Ces vieux singes de cour », *Les Regrets*, 1558.

Seigneur¹, je ne saurais regarder d'un bon œil
Ces vieux singes de cour, qui ne savent rien faire,
Sinon en leur marcher les princes contrefaire²,
Et se vêtir, comme eux, d'un pompeux appareil³.

Si leur maître se moque, ils feront le pareil,
S'il ment, ce ne sont eux qui diront du contraire,
Plutôt auront-ils vu, afin de lui complaire,
La lune en plein midi, à minuit le soleil.

Si quelqu'un devant eux reçoit un bon visage⁴,
Ils le vont caresser, bien qu'ils crèvent de rage
S'il le reçoit mauvais, ils le montrent au doigt.

Mais ce qui plus contre eux quelquefois me dépite⁵,
C'est quand devant le roi, d'un visage hypocrite,
Ils se prennent à rire, et ne savent pourquoi.

1. Apostrophe conventionnelle en début de sonnet. Du Bellay adresse son poème à un puissant.
2. Imiter leur façon de marcher.
3. De vêtements excessivement somptueux.
4. Est bien accueilli.
5. Me contrarie, m'irrite.

Parcours : Individu, morale et société

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

« Portrait de Mlle de Chartres »

Il parut alors une beauté à la cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même maison que le vidame de Chartres, et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de madame de Chartres, 5 sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir à la cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté ; elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant les jeunes personnes pour les en éloigner. Madame de Chartres avait 10 une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui conta le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la 15 naissance. Mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même, et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

1 : **vidame** : titre de noblesse héréditaire, vidame de Chartres (1522 – vers 1560), représentant temporel de l'évêque

2 : **Un grand parti** : une situation sociale et financière confortable

3 : **glorieuse** : une personne qui tire fierté de quelque chose ou de quelqu'un, qui éprouve une satisfaction légitime ; qui éprouve un sentiment de supériorité

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

« Une scène de rencontre, la scène de bal »

Mme de Clèves avait ouï parler de ce prince à tout le monde, comme de ce qu'il y avait de mieux fait et de plus agréable à la cour ; et surtout Mme la Dauphine le lui avait dépeint d'une sorte, et lui en avait parlé tant de fois, qu'elle lui avait donné de la curiosité, et même de l'impatience de le voir.

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal
5 qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques
10 sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement. M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de
15 son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier de les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

Etonnement : provoquer un choc, une secousse ; épouvante, effroi ; stupéfaction devant un événement inouï ; la beauté de la Princesse stupéfie M. de Nemours

Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, 1678

La scène du pavillon

Les palissades étaient fort hautes, et il y en avait encore derrière pour empêcher qu'on ne pût entrer; en sorte qu'il était assez difficile de se faire passage. M. de Nemours en vint à bout néanmoins; sitôt qu'il fut dans ce jardin, il n'eut pas de peine à démêler où était Mme de Clèves. Il vit beaucoup de lumières dans le cabinet; toutes les fenêtres en étaient ouvertes et, en se glissant le long des palissades, il s'en approcha
5 avec un trouble et une émotion qu'il est aisé de se représenter. Il se rangea derrière une des fenêtres, qui servaient de porte, pour voir ce que faisait Mme de Clèves. Il vit qu'elle était seule; mais il la vit d'une si admirable beauté qu'à peine fut-il maître du transport que lui donna cette vue. Il faisait chaud et elle n'avait rien sur sa tête et sur sa gorge que ses cheveux confusément rattachés. Elle était sur un lit de repos avec une table devant elle, où il y avait plusieurs corbeilles pleines de rubans; elle en choisit quelques-
10 uns, et M. de Nemours remarqua que c'étaient des mêmes couleurs qu'il avait portées au tournoi. Il vit qu'elle en faisait des nœuds à une canne des Indes, fort extraordinaire, qu'il avait portée quelque temps et qu'il avait donnée à sa sœur, à qui Mme de Clèves l'avait prise sans faire semblant de la reconnaître pour avoir été à M. de Nemours. Après qu'elle eut achevé son ouvrage avec une grâce et une douceur que répandaient sur son visage les sentiments qu'elle avait dans le cœur, elle prit un flambeau et s'en alla
15 proche d'une grande table, vis-à-vis du tableau du siège de Metz où était le portrait de M. de Nemours. Elle s'assit et se mit à regarder ce portrait avec une attention et une rêverie que la passion seule peut donner.

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule du second pour une mansarde¹ fermée par un loquet sous le toit ; un de ces galetas² dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte chaque instant la tête. La pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa
5 couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver, et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. A mesure que ses talons s'usaient, elle tirait ses bas dans
10 ses souliers. Cela se voyait à certains plis perpendiculaires. Elle rapiécait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot³ qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait, lui faisaient « des scènes », et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait
15 profondément le père Madeleine⁴, et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu coquine ? Que voulait-on d'elle bon Dieu ! Elle se
20 sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait.

25 - Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état à gagner⁵ cent sous par jour ?

- Allons ! dit-elle, vendons le reste

L'infortunée se fit fille publique

1. Mansarde : chambre sous les toits.
2. Galetas : taudis, logement misérable.
3. Calicot : tissu en coton grossier.
4. C'est le patron qui l'a renvoyé.
5. Un état à gagner : un métier qui permette de gagner.
6. Fille publique : prostituée.

Lettre 56

La présidente de Tourvel
au vicomte de Valmont

[...]Chérie et estimée d'un mari que j'aime et respecte, mes devoirs et mes plaisirs se rassemblent dans le même objet. Je suis heureuse, je dois l'être. S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les désire point. Je ne veux pas les connaître. En est-il de plus doux que d'être en paix avec soi-même, de n'avoir que des jours sereins, de s'endormir sans trouble, et de s'éveiller sans remords ? Ce que vous appelez le bonheur, n'est
5 qu'un tumulte des sens, un orage des passions dont le spectacle est effrayant, même à le regarder du rivage. Eh ! Comment affronter ces tempêtes ? Comment oser s'embarquer sur une mer couverte des débris de mille et mille naufrages ! Et avec qui ? Non, Monsieur, non je reste à terre ; je chéris les liens qui m'y attachent. Je pourrais les rompre que je ne le voudrais pas ; si je ne les avais, je me hâterais de les prendre.

10 Pourquoi vous attacher à mes pas ? Pourquoi vous obstiner à me suivre ? Vos lettres, qui devaient être rares, se succèdent avec rapidité. Elles devaient être sages, et vous ne m'y parlez que de votre fol amour. Vous m'entourez de votre idée, plus que vous ne le faisiez de votre personne¹. Ecarté sous une forme, vous vous reproduisez sous une autre. Les choses qu'on vous demande de ne plus dire, vous les redites seulement d'une autre manière. Vous vous plaisez à m'embarrasser par des raisonnements
15 captieux² ; vous échappez aux miens. Je ne veux plus vous répondre, je ne vous répondrai plus... Et comme vous traitez les femmes que vous avez séduites ! Avec quel mépris vous en parlez ! Je veux croire que quelques-unes le méritent : mais toutes sont-elles donc si méprisables ? Ah ! Sans doute, puisqu'elles ont trahi leurs devoirs pour se livrer à un amour criminel. De ce moment, elles ont tout sacrifié. Ce supplice est juste, mais l'idée seule en fait frémir. Que m'importe, après tout ? Pourquoi
20 m'occuperais-je d'elles ou de vous ? De quel droit venez-vous troubler ma tranquillité ? Laissez-moi, ne me voyez plus ; ne m'écrivez plus, je vous en prie ; je l'exige. Cette lettre est la dernière que vous recevrez de moi.

De ..., ce 5 septembre 17**

Notes

¹ Mme de Tourvel a quitté volontairement le château où elle se trouvait en même temps que Valmont

² qui veulent séduire et qui induisent en erreur

**Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673
I, 5 : ARGAN, TOINETTE, ANGELIQUE**

ARGAN.- Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.- Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.

ARGAN.- Où est-ce donc que nous sommes ? Et quelle audace est-ce là à une coquine de servante de parler de la sorte devant son maître ?

5 **TOINETTE.-** Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN court après Toinette.- Ah ! insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE se sauve de lui.- Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN, en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main.- Viens, viens, que je
10 t'apprenne à parler.

TOINETTE, courant, et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas Argan.- Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN.- Chienne !

TOINETTE.- Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

15 **ARGAN.-** Pendarde !

TOINETTE.- Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN.- Carogne !

TOINETTE.- Et elle m'obéira plutôt qu'à vous.

ARGAN s'arrêtant.- Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là ?

20 **ANGELIQUE.-** Eh ! mon père, ne vous faites point malade.

ARGAN, à Angélique.- Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE, en s'en allant.- Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéit.

ARGAN se jette dans sa chaise, étant las de courir après elle.- Ah ! ah ! je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

III, 5 : MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON.- Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin.

TOINETTE.- Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON.- Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

5 **ARGAN.**- Ce n'est pas moi...

MONSIEUR PURGON.- Inventé, et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE.- Il a tort.

MONSIEUR PURGON.- Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN.- Mon frère ?

10 (...)

MONSIEUR PURGON.- Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.- C'est mon frère...

MONSIEUR PURGON.- Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE.- Vous ferez bien.

15 **MONSIEUR PURGON.**- Et que pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN.- C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON.- Mépriser mon clystère ?

ARGAN.- Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

20 **MONSIEUR PURGON.**- Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.- Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON.- J'allais nettoyer votre corps, et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN.- Ah, mon frère !

MONSIEUR PURGON.- Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines, pour vider le fond du sac.

25 **TOINETTE.**- Il est indigne de vos soins.

(...)

MONSIEUR PURGON.- J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, et à la féculence de vos humeurs.

TOINETTE.- C'est fort bien fait.

30 **ARGAN.**- Mon Dieu !

MONSIEUR PURGON.- Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

III, 14 : ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE, ANGELIQUE, CLEANTE

BÉRALDE.- Mais, mon frère, il me vient une pensée. Faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE.- Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

5 **ARGAN.**- Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE.- Bon, étudier. Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux, qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN.- Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE.- En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après
10 plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN.- Quoi ? L'on sait discourir les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE.- Oui. L'on n'a qu'à parler ; avec une robe, et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE.- Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus
15 de la moitié d'un médecin.

CLÉANTE.- En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE.- Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

...

TOINETTE.- Quel est donc votre dessein ?

20 **BÉRALDE.**- De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE.- Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père.

BÉRALDE.- Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est
25 qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns aux autres. Le carnaval autorise cela. Allons vite préparer toutes choses.

Explication : Baudelaire, « Une Charogne » (extrait), *Les Fleurs du mal*, 1857

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin d'été si doux :
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,
Brûlante et suant les poisons,
Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique
Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,
Comme afin de la cuire à point,
Et de rendre au centuple à la grande Nature
Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe
Comme une fleur s'épanouir.
La puanteur était si forte, que sur l'herbe
Vous crûtes vous évanouir.
(...)

1. **Lubrique** : impudique, vicieux, ayant un goût immodéré des plaisirs sexuels
2. **Cynique** : qui se plaît à ignorer délibérément la morale, les convenances. Sans scrupules.
3. **Exhalaison** : gaz, odeur, vapeur qui s'exhale, se répand .

Baudelaire, « Le Poison », *Les Fleurs du mal*, 1857

Le vin sait revêtir le plus sordide bouge
D'un luxe miraculeux,
Et fait surgir plus d'un portique fabuleux
Dans l'or de sa vapeur rouge,
Comme un soleil couchant dans un ciel nébuleux.

L'opium agrandit ce qui n'a pas de bornes,
Allonge l'illimité,
Approfondit le temps, creuse la volupté,
Et de plaisirs noirs et mornes
Remplit l'âme au-delà de sa capacité.

Tout cela ne vaut pas le poison qui découle
De tes yeux, de tes yeux verts,
Lacs où mon âme tremble et se voit à l'envers...
Mes songes viennent en foule
Pour se désaltérer à ces gouffres amers.

Tout cela ne vaut pas le terrible prodige
De ta salive qui mord,
Qui plonge dans l'oubli mon âme sans remord,
Et, charriant le vertige,
La roue défaillante aux rives de la mort !

Bouge : chambre d'hôtel misérable, cabaret mal famé

Portique : galerie dont la voûte est soutenue par des colonnes

Baudelaire, « Spleen », *Les Fleurs du mal*, 1857

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

- Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.